

# PRÉFACE

~

Nous voilà repartis dans une nouvelle aventure de Johannes. Bien que différentes, ces deux histoires se rejoignent par l'envie de vivre et laissent un message rempli d'espoir malgré les circonstances de cette époque.

De la Turquie kémaliste, Johannes et sa famille débarquent dans une France meurtrie en proie aux résultats catastrophiques de la grande guerre. Près de deux millions de jeunes gens ont trouvé la mort lors des combats. Les usines sont vidées de leur substance productrice et la seule solution reste la main d'œuvre étrangère. Dans cet univers, Johannes trouve de nouveaux amis, aussi bien dans le fief de Bourg-Argental qu'à Paris. Après Les Années folles, la guerre et toutes ses horreurs, mon père, comme toujours, des pointes dans la bouche pendant qu'il tenait la chaussure à réparer, déroulait son récit d'une précision méticuleuse. Peut-être espérait-il qu'un jour j'en parle moi-même ? C'est ce que je fais ici en vous plongeant en pleine première partie du XX<sup>ème</sup> siècle. Faire revivre ces personnages qui ont réellement existé et sont pour la plupart passés inaperçus au regard de l'Histoire est un hommage que je leur rends.



# RÉSUMÉ TOME 1

~

## *Les montagnes rouges*

1923, quartier de Péra, Constantinople. Johannes et son ami Bédros écumant les étalages de marchands de légumes. Au cours de leurs chevauchées fantastiques dans la rue Féridié, ils font la connaissance de Suleyman, commerçant turc installé dans son bazar. Des liens d'amitié se créent entre eux à tel point que Suleyman raconte sa vie, parle de son amour porté à Anouche, jeune arménienne de son quartier, qui, avant d'être emmenée par les gendarmes, lui apprend qu'elle va avoir un enfant : Arek.

Sa confiance en Johannes et Bedros est grandissante et il leur confie la clé d'une armoire dite « magique » à n'ouvrir qu'en cas de malheur. Suite à son arrestation par les autorités turques, nos deux compères visitent l'intérieur du meuble. Ils y découvrent des choses étonnantes et notamment un manuscrit, écrit de la main de Suleyman. Ce dernier, engagé

dans l'armée, explique ses pérégrinations à travers l'Empire ottoman à la recherche de sa bien-aimée et de son fils. Ceci l'amène à être témoin de massacres envers la communauté arménienne.

Johannes prend également connaissance de l'histoire de sa famille par la bouche de Gulunia, sa mère. Il apprend la mort de son père Apik ainsi que la disparition de son frère Clément, tous deux déportés au camp de concentration d'Osmaniye. Pourtant Yuksel, l'ami d'enfance de son père, aura tout tenté pour les sauver.

La vie à Constantinople en 1923 devient de plus en plus dure. Les autorités turques font pression sur les missionnaires veillant au respect des droits de l'homme pendant cette période. Petit à petit, les occupants anglais, français et américains, quittent le sol de l'empire ottoman, ce qui conforte Mustafa Kemal, dit Atatürk, dans la reconquête de son pays. Il n'y a plus d'autres alternatives pour Gulunia ainsi que ses enfants Takouhie, Elise et Johannes, que de quitter la Turquie. Elise partira la première en France. Quant à Bédros, recommandé par le fils de Suleyman Arek qu'il a retrouvé sur le paquebot Monténégro, il prendra la direction de l'Argentine. Ce sera la dernière fois que nos deux compères se verront. Après quelques péripéties, Gulunia, Takouhie et Johannes prennent également le bateau pour la France et se retrouvent à présent sur le port de Marseille.

# CHAPITRE I

~

## Marseille la belle

Nom du père	Meguedditch	بربرنگ اسم مشرف	مقدم
Qualité ou profession	None	صفت و پائلی	فنا
Lieu et date de naissance	Angora en 1878	محل و تاریخ ولادت	انقره ۱۸۷۸
Domicile	Barine quart. Houssein aga rue Terudie	محل اقامت	قسم حبه افنا محله کورده
Destination	France	محل مقصد	فرانسه
But et son voyage	retour interdit	مقصد سابق	عودت طاعت و لاد

— ۷ —

— ۶ —

Retour interdit.

Derrière nos grilles, nous regardions les marins pêcheurs rentrer au port sous l'œil de la « bonne mère ». Des employés de la capitainerie passaient de temps en temps par souci d'humanité, quelques-uns nous le disaient d'ailleurs.

— Nous n'avons jamais rien vu de tel, c'est la première fois que le port est rempli d'étrangers. Et on va faire quoi de vous ? C'est vrai, vous ne comprenez rien à rien !

C'est là que Mayrig entrait en action. Juchée sur un petit promontoire, elle survolait les têtes des réfugiés et avait toujours accès à des endroits impossibles. A chaque fois qu'un de ces bureaucrates longeait nos barreaux, elle avait le chic pour l'interpeller et feindre de ne rien comprendre dans la langue de Molière.

— Mais que veut-elle, celle-là ?

— Quand nous partir ? Quand, nous partir ?

— Ah ma pauvre dame, je sais que vous ne comprenez pas ce que je dis, mais vous êtes encore là un petit moment, bon après tout...

— Oui j'ai très bien compris Monsieur, on en a pour un moment, mais pourquoi est-ce si long ?

— Ah, on peut dire que vous me surprenez Madame, mais là n'est pas la question ! Oui l'attente risque d'être longue, mais rassurez vous, ici, on est en France, on n'oubliera pas de vous servir des repas. Désirez-vous rester à Marseille ?

— Non, je dois rejoindre une de mes filles du côté de Pont-Saint-Esprit, elle est en pension chez des sœurs depuis un an environ. Je tiens absolument à rassembler tout ce qui reste de ma famille.

— Oui, je comprends madame, ne vous inquiétez pas, on saura bien vous orienter par la suite.

Et l'homme continuait son chemin.

Ceci ne levait pas l'inquiétude de Mayrig. La file d'attente était interminable et la tension commençait à monter. De l'autre côté des grilles, des familles arméniennes installées depuis quelques années lançaient des noms de parents disparus avec l'espoir de les retrouver parmi cette immense foule. Mais comme à chaque fois, ils repartaient bredouilles. A chaque arrivée de bateau, c'était le même rituel. Un jour pourtant, il y eut une exception. Une jeune fille scandait habituellement le nom de son père depuis des mois. D'une opiniâtreté sans égale, elle savait très bien que sa petite voix dans ce brouhaha, n'aboutirait jamais. Inlassablement elle criait :

— Baba Hovannessian Magar dzer aghjiky Tsoliné ! (Papa Hovannessian Magar c'est ta fille Tzolinée !).

Nous nous croisions tous du regard, d'un air de dire que la pauvre faisait cette démarche inutilement. C'est alors qu'il se passa une chose peu ordinaire. Le capitaine d'un paquebot arrivant dans le port fit donner la corne de brume pendant au moins une minute. On ne s'entendait plus, si bien que cet épisode interrompit momentanément toutes les discussions en cours. A l'arrêt de celle-ci personne n'avait repris la causette. Dans ce laps de temps silencieux, l'appel de la jeune fille fut entendu par tout le monde.

— Tsoliné ! Tsoliné !

La jeune fille se retourna et un homme vint vers elle.

— C'est d'Hovannessian Agar de Mouch dont tu parles ?

— Oui, il est bien de Mouch, c'est mon père, vous le connaissez ?

— Si je le connais ? Ça oui, il n'aurait pas été là, je ne serais pas en train de vous parler, un homme de grande valeur et malin. Il a aidé des centaines de personnes à fuir la ville pendant les massacres. Il y a échappé de peu !

— C'est-à-dire ? Il est où en ce moment ?

— Je ne l'ai pas revu depuis près d'un an. Je suis également de Mouch. Nous étions en transit en Grèce et il s'apprêtait à venir en France vous rejoindre. Il en parlait souvent.

— Je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis neuf années, ni de Mama d'ailleurs. Quant à mes frères et sœurs installés à Erzurum, je n'ai pas, là non plus, le moindre indice pour les retrouver. Je vis à Marseille depuis 1912, mon père m'avait envoyée en France pour y suivre mes études.

Très étrange, ces deux âmes conversaient entre elles, devant une nuée de gens qui les écoutait dans le plus grand silence, comme si le temps s'était arrêté. Mayrig savait de quoi ils parlaient. Depuis qu'elle avait traversé l'Empire ottoman sur toute sa largeur, elle avait bien eu le temps de se rendre compte avec les témoignages, de l'intensité des massacres et des villes les plus touchées. Mouch et Erzurum faisaient partie de celles-là. Les chances de retrouver des survivants étaient minces.

— Je suis Tzolinée Hovanessian, voici ma carte de visite, Baron ?...

— Krikor Lévonian Diguine, je ne manquerai pas de vous avertir si j'ai quoi que ce soit de nouveau. En attendant je vous salue bien.

La foule était bouche bée. Mayrig me regardait et esquissait un petit sourire en coin.

— Mama, tu penses qu'elle va retrouver son père ?

— Je ne sais Johannes, je le lui souhaite, quand on vient attendre son père au port depuis des mois, on le mérite.

Cette jeune fille passa non loin de nous. Malgré ces grilles maudites qui nous séparaient, je sentis une vive émotion l'envahir. De ses yeux rougis coulaient des flots de larmes.



Malgré les secours que nous apportait la Croix-Rouge, les conditions de vie devenaient précaires. Les autorités étaient débordées face à l'afflux massif d'immigrants. Le maire de Marseille était passé dans la matinée, accompagné d'un groupe de personnes à l'allure soignée : certainement des aristos du coin. Leurs regards n'avaient rien de complaisant et n'exprimaient pas la pitié que l'on aurait pu attendre d'eux, bien au contraire, ils nous fixaient longuement d'un air dédaigneux. Mama, du haut de cette fierté qui l'avait animée jusqu'à présent, avait un sentiment de honte. Nous étions presque en haillons et vivions ces moments douloureux dans la crasse la plus totale. Ce que je ne savais pas, c'est que notre présence était devenue un enjeu politique pour la France.

La guerre mondiale avait été une catastrophe pour ce pays. Plus d'un million et demi de morts et au moins trois millions de blessés ou invalides. Il fallait remplacer tout ce monde. Notre arrivée était une véritable aubaine, pensez, on repeuple ce pays meurtri et de surcroît, on fournit la main d'œuvre. Mais mon plus grand choc, je l'ai eu le jour suivant.

Des hommes passaient parmi les réfugiés. Nous étions en train de nous préparer quand l'un d'entre eux s'approcha.

— Madame ? On m'a dit que vous parliez notre langue ?

— Oui, je parle français et j'en comprends toutes les subtilités. Alors, je ne sais pas ce que vous allez demander, mais je pourrai vous répondre.

— Voilà ce qui nous amène. Nous représentons un groupe d'industriels qui cherchent des ouvriers pour leurs usines. Nous avons du travail à vous proposer dans plusieurs villes, notamment en vallée du Rhône. A Pont d'Ucel, c'est vers Aubenas. Il y a une importante colonie arménienne qui s'est installée sur place. Nous sommes à proximité des usines La

Tourette, une fabrique de soie. C'est un travail qui est propre et de plus, vous aurez un bon salaire. Nous avons également les usines Giraud dans la commune du Pouzin, un peu plus haut les usines Lallier à Bourg-Argental, mais le moment venu nous vous donnerons les coordonnées de votre employeur.

— Mais, Monsieur, pourquoi moi ?

— Oh, j'ai simplement demandé par hasard, c'est un emploi pour femmes et en ce moment, je recrute dans les nouveaux arrivants. Cela vous intéresse-t-il ?

— Oui, bien sûr, mais en quoi consistera mon activité ?

— Ordinairement, vous êtes placées sur des fileuses, c'est assez simple comme fonctionnement. Mais je pense que pour vous, il en sera différemment. Vous avez l'air de bien maîtriser notre langue, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai appris le français chez les sœurs catholiques d'Angora, en Turquie. Toutes mes lectures sont en français, j'ai toujours désiré habiter votre beau pays. Je devrais être heureuse, mais les circonstances qui m'ont amenée ici ont été dramatiques. Je me serais bien passée de cet aspect du voyage « forcé » auquel on m'a conviée.

— Ecoutez Madame, nous sommes très pressés de trouver de la main d'œuvre, notre groupe s'appelle la « société générale d'immigration ». Et depuis la fin de la guerre, nous avons beaucoup de peine à trouver du personnel pour faire tourner nos usines. Si vous êtes d'accord, je me chargerai de votre transport, vous aurez un billet de train pour vous et les personnes vous accompagnant.

— Et pour notre logement ? Il faut bien penser à ça aussi.

— Tout est prévu !

Pendant cet échange, mon regard se porta sur un autre homme non loin de là, qui entamait les mêmes démarches auprès des

immigrants. Dans le groupe d'Arméniens qu'il abordait, aucun ne parlait français. Avec l'aide d'un traducteur, il essayait plus ou moins de se faire comprendre sur le but de sa visite. Finalement, il réussit à convaincre la plupart des hommes de travailler pour des entreprises locales. Mais ce qui me choqua le plus fut l'apposition d'un « collier », avec une étiquette mentionnant le nom et l'adresse de l'employeur qui les embauchait, un sort réservé à ceux qui ne parlaient pas le français de Molière afin d'être repérés plus facilement par leurs nouveaux patrons. J'avais l'impression d'assister au transport de bêtes pour l'abattoir. Cette image resta gravée toute ma vie. C'était d'une profonde tristesse. Une peuplade, composée de toutes les franges de la société, du paysan à l'instituteur, voire de notables, se retrouver ainsi humiliée, je ne pouvais le supporter. — Mama, regarde ce qu'ils font, on nous traite comme des animaux !

— Parfois mon fils, il faut savoir baisser la tête, surtout dans des périodes comme celle-ci. Et puis, il n'y a rien de terrible par rapport à ce que nous avons vécu. Tu sais, il faut se mettre à la place de ceux qui nous reçoivent. Ils ne nous connaissent pas et ne parlent pas notre langue. Si je n'avais pas été élevée chez des sœurs françaises, je serais peut-être à leur place. Je bénis Dieu de m'avoir guidée jusqu'à la porte du couvent d'Angora. Pense à ce que tu viens de voir et tires-en des conclusions, si ce n'est pas dans l'immédiat, mets-le dans un coin de ton cerveau, un jour tu t'en serviras.

Encore une fois je restais bouche ouverte. Comment, après avoir pratiquement tout perdu, Mayrig pouvait encore voir du positif dans ce désespoir ? Quelle force de caractère l'animait ? Cette supériorité de réflexion, elle en usait, mais n'en abusait jamais. Elle faisait preuve de sérénité exceptionnelle.

De nouveaux arrivants émergeaient de l'enfer ottoman et venaient grossir nos rangs. Les tensions internes, de plus en plus fortes, avaient fait que les autorités portuaires et politiques défilaient chaque jour avec un air désespéré.

Cet afflux migratoire devenait un grave problème intérieur pour la France. Il devenait urgent que les quais et embarcadères du port soient libérés, le commerce maritime s'en trouvait neutralisé et économiquement, ça n'était pas le moment, surtout pour un pays se relevant tant bien que mal d'une guerre terrible.

Mama avait obtenu ses billets de train pour la ville d'Annonay, de là nous devions rejoindre Bourg-Argental en bus. Nous allions enfin connaître une vie relativement calme, c'était somme toute, le plus important.

— Mama, quand allons-nous revoir Elise ? Ce doit-être une jolie jeune fille maintenant ?

Takouhie était impatiente de revoir sa petite sœur. La joie de nous retrouver et de pouvoir redémarrer une nouvelle vie ensemble nous serrait le cœur. Allions-nous pouvoir reformer cette cellule familiale qui avait disparu après tous ces événements ? Nous n'avions plus de père et de grand frère pour nous protéger. En même temps que cette ferveur nous animait, grandissait aussi cette angoisse des jours sombres. Il fallait reconstruire tout notre univers sur une terre inconnue. Nous étions le 28 septembre 1924. Après ces quelques jours passés derrière les grilles vertes du port et les camps de fortune où l'on nous avait installés, le départ pour Bourg-Argental se précisait. Mama préparait ses quelques valises en cuir un peu défraîchi, mais qui sentait bon la liberté.

Ma sœur Takouhie regardait Mayrig d'un air triste, une larme ruisselait sur sa joue gauche.

— Ça ne va pas ma fille ?

— Si Mama, mais les événements se sont tellement précipités... Je n'arrive pas à réaliser encore notre présence ici. Et la maison me manque ! Hayrik me manque ! Clément me manque. Là bas, j'avais des camarades, une vie sociale. Quand je rentrais le soir de l'école, je me souviens des odeurs de bonne cuisine que tu nous préparais. Nous dressions la table et tous ensemble, nous nous acheminions vers une de nos soirées inoubliables par leurs échanges. Mais nous avons perdu le sens même de notre vie, j'ai bien peur que cette période ne revienne jamais.

Mama ne savait quoi dire parce que c'était la vérité, simple et cruelle. Cet univers de bonheur était à jamais banni de notre existence.

Quelques semaines plus tard, un courrier de la société générale d'immigration nous parvint.

Des coordonnées claires y étaient inscrites, les contacts avec l'entreprise ainsi que l'adresse d'un logement. Le départ était prévu dès réception de l'avis.

Le temps de boucler nos valises et nous prenions le premier train dans la matinée du 3 octobre. La gare Saint-Charles était pleine à craquer. Un mélange ethnique grouillait comme jamais je n'en avais croisé jusqu'à ce jour. Outre nos compatriotes arméniens, il y avait des Italiens, des Espagnols, des Russes et d'autres ressortissants d'autres pays dont je n'avais jamais entendu parler. Tout le monde était là, dans cette même galère qui nous emmenait vers d'autres cieux plus cléments. On voyait le regard perdu de ces pauvres gens qui avaient tout abandonné pour une aventure dont l'issue n'était pas certaine...